Livraison 5me. 3e SÉRIE. Tome 5.

COMPTES-RENDUS

—DE—

L'Athénée Louisianais,

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS.

SOMMAIRE.

Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 3246.

Prix de l'Abonnement, $1.50 par An, payable d'avance.
Le Numéro, 25 Cents,
Chez **Mme. Vve. H. BILLARD,** 80 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS :
IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 102, RUE DE CHARTRES,
EUG. ANTOINE, PROPRIETAIRE.

1888.

Nouvelle-Orléans, 1er Septembre 1888.

COMPTES-RENDUS
DE
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet :

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane ;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger ;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société :

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

(Lu à la séance du 25 Mai 1888.)

"LES DERNIERS JOURS D'UN PHILOSOPHE."

M. GASTON DOUSSAN.

M. le Président, mes chers Collègues,—

Il fallait la plume incomparable du grand astronome et savant français, de l'illustre auteur de "Dieu dans la Nature" et du "Monde avant la création de l'homme," en un mot de Camille Flammarion, pour nous présenter dignement et dans son ensemble, par une traduction admirable et touchante, pleine de poésie et de charme,

le bel ouvrage du grand chimiste et savant anglais, sir Humphry Davy, "Les derniers jours d'un philosophe."

Nous comprenons, sans peine, que l'imagination poëtique de Camille Flammarion se soit laissé séduire par une œuvre en parfaite harmonie avec ses idées. Les pages qui constituent le remarquable travail que nous allons essayer d'analyser, ne font que confirmer la doctrine de l'illustre savant français, doctrine qu'il a, pour ainsi dire, popularisée par une série d'ouvrages dont le succès a été universel, et qui par leur haute philosophie, leur immense portée scientifique, ainsi que les magnifiques résultats obtenus par leur propagation, pour la diffusion de la science, dans le monde entier, l'ont placé au premier rang des plus grands écrivains européens.

Il est heureux de constater chez un esprit aussi éminemment pratique, aussi positif, que le fut celui de l'illustre président de la Société royale d'Angleterre, esprit adonné entièrement à l'étude des sciences abstraites, une pareille élévation de pensée, une philosophie dont la haute sagesse condense les plus beaux systèmes éclectiques connus, et le rend digne de ce beau nom de Philanthrope si souvent méconnu, si faussement donné à de prétendus savants qui n'en sont pas, savants dont le principal mérite consiste à exploiter la bêtise humaine, au moyen du charlatanisme, déguisé sous le beau nom de Philosophie.

Les découvertes scientifiques de sir Humphry Davy sont trop connues pour que nous cherchions à les énumérer ; ce que nous désirons établir dans cet Essai, d'une manière irréfutable, et d'après la traduction de Camille Flammarion, c'est la philosophie du grand chimiste, ses vues sur l'Origine et sur la Destinée de notre race, sa philanthropie, et surtout, ce véritable amour de l'humanité qui lui fit faire des découvertes merveilleuses

dont il refusa les brevets, pour ne pas exploiter la misère de milliers de malheureux prolétaires qui désormais, et grâce à lui, avaient leur vie assurée dans les entrailles de la terre.

Il est naturel qu'un homme, aussi grand par la pensée que par le cœur, intéresse tous ses semblables; aussi notre but, en essayant de mettre en lumière quelques unes des belles pensées contenues dans "les Derniers jours d'un philosophe," est de rechercher à faire apprécier, par ceux qui liront ces lignes, toute la véritable science, toute la véritable philosophie qui s'y trouvent renfermées.

Le premier Dialogue nous fait assister aux différentes phases du perfectionnement de la race humaine. Le Génie, qui guide sir Humphry Davy, dans sa vision au Colisée de Rome, lui dit que tous les grands changements des nations sont confondus avec les dynasties, et que l'on a coutume d'attribuer ces événements aux souverains et à leurs armées, tandis qu'en réalité ils tiennent leur origine de causes morales et intellectuelles.

Dans une remarque, faite à ce sujet, Camille Flammarion dit : qu'on ne saurait trop insister sur cette grande vérité qui mérite, par son importance capitale, d'être érigée en principe d'économie politique.

"Le grand but de la Création est de produire les corps organisés les mieux doués pour jouir de la vie intellectuelle, et d'élever sans cesse l'homme au-dessus de l'état animal."

"Dans la chute de l'empire romain, dit le Génie à sir Humphry Davy, on voit un peuple épuisé par le luxe devenir la conquête des barbares. Un empire fut renversé, mais une nouvelle race plus vigoureuse de corps et d'esprit, conséquence des alliances des hommes du Nord avec les femmes du Midi, y jeta la semence du

progrès physique et moral. Les conquêtes des ambitieux et les migrations des races, quoiqu'elles aient pour moteur un but bien opposé, ont toujours le même résultat : le perfectionnement des diverses familles de la terre."

Tout ce qui précède est si rigoureusement vrai que nous n'insisterons pas un seul instant sur la justesse de pareilles vues.

Plus loin : " la destinée future de l'être dépend de la manière dont sa passion intellectuelle a été exercée et agrandie pendant son épreuve transitoire. Si elle a été mal appliquée, il descend dans l'échelle des existences et continue à appartenir à quelque système inférieur jusqu'à ce que ses défauts soient corrigés par les épreuves pénibles d'existences nouvelles." En un mot : " Nous nous faisons nous-mêmes ce que nous sommes."

" Au contraire, quand l'amour de la perfection intellectuelle s'est exercée sur de nobles objets, dans la contemplation et dans la découverte des propriétés des formes créées, lorsque l'esprit s'est efforcé d'appliquer ses études à un but utile et bienfaisant pour l'humanité, aussi bien qu'à la connaissance des lois ordonnées par l'Intelligence suprême, la destinée du principe pensant continue de s'effectuer dans l'ordre ascendant, il monte à un monde planétaire supérieur."

Nous ferons remarquer ici que M. André Pezzani, dans un magnifique ouvrage intitulé : " la Pluralité des existences de l'âme," traite d'une manière supérieure cette idée émise par sir Humphry Davy. Comme l'illustre chimiste anglais, sa doctrine se résume dans la récompense ou le châtiment des âmes, suivant le bien ou le mal qu'elles ont fait sur cette terre et leur passage successif dans des mondes supérieurs ou inférieurs, les unes pour se rapprocher de Dieu, les autres pour être

purifiées avant leur passage dans un monde meilleur.

Camille Flammarion est heureux de trouver dans l'œuvre de l'illustre chimiste la confirmation de ses croyances les plus chères. " C'est là, dit-il, un témoignage de plus que la doctrine de la " Pluralité des Mondes habités " a été sentie et partagée par tous les esprits adonnés à l'étude de la nature."

Sir Humphry Davy découvre dans sa vision imaginaire les populations célestes qui vivent à la surface des autres terres de notre système. "Il offre ainsi, dit Flammarion, sa conviction intime à l'illustration de notre grande doctrine." Voilà le point important et significatif de la part du savant auteur des "Derniers jours d'un philosophe."

" L'illustre chimiste annonce aussi dans sa vision, fait remarquer Camille Flammarion, que les comètes sont habitées, et par des intelligences supérieures à nous. Pour lui, le soleil, et les étoiles qui sont autant de soleils, sont habités également par des êtres supérieurs."

Le philosophe anglais Derham, auteur de l'Astro-theology, pense que ces êtres vagabonds, soumis alternativement à une chaleur torride et à un froid glacial, sont de véritables enfers, séjours d'âmes réprouvées.

L'astronome allemand Bode pense diamétralement le contraire. Pour lui, les comètes sont de vrais paradis ambulants, d'où l'on est magnifiquement placé pour voir du pays et s'instruire. Ce sont des esprits supérieurs qui habitent ces observatoires célestes. Sir Humphry Davy émet la même opinion.

" Il faut convenir, fait remarquer avec justesse et à propos le grand astronome français, que si la doctrine des Mondes habités est incontestable dans son établissement général, il n'en est pas de même de ses applications spéciales. Ce sont là des problèmes sur lesquels

l'imagination seule aura prise d'ici à de longs siècles."

Nous sommes absolument du même avis, sur un point aussi épineux, car il est bien difficile à notre pauvre intelligence d'envisager sans effroi des problèmes qui ont fait le sujet de toutes espèces de controverses, depuis un temps immémorial jusqu'à nos jours. Mais si l'on peut discuter jusqu'à la fin des siècles les applications spéciales de la doctrine des Mondes habités, d'un autre côté il est incontestable que tous ces mondes innombrables: soleils, planètes, étoiles fixes, perdus comme des grains de sable dans l'immensité de l'espace infini, tous soumis à la même loi qui leur fait décrire des courbes incommensurables autour de leur centre d'attraction, que toutes ces merveilles, dis-je, ne soient pas animées. Comment soutenir sérieusement, en présence de la grandeur sublime de la Création, que la vie n'y existe pas, dans d'autres conditions qu'ici-bas, sous une variété infinie de formes, formes dont nous ne pouvons même pas nous faire une idée; et que tous ces milliards d'étoiles, situées à des billions et des trillions de lieues de notre pauvre petite planète, perdue elle-même dans les millions d'étoiles de la voie lactée, ne soient que des machines sans vie, des corps inertes jetés dans l'immensité pour récréer la vue et stimuler la curiosité des bons habitants d'un petit monde qui s'appelle la Terre.

Le second Dialogue traite de la Religion. Il ne nous est pas permis de nous occuper ici des arguments cités par Ambrosio et Onuphrio pour et contre la religion révélée. Contentons-nous de dire que la froide raison de Philaléthès vient y tempérer à propos la croyance de l'un et la libre pensée de l'autre. Sir Humphry Davy termine cet entretien par ces belles paroles qu'il place dans la bouche de Philaléthès: "L'athéïsme est une insoutenable erreur. Elevons-nous toujours vers

l'Etre suprême par l'exercice croissant de nos facultés intellectuelles."

Dans le troisième Dialogue sir Humphry Davy nous fait part de sa rencontre avec un Inconnu aux ruines du temple de Pœstum, de son entretien avec lui et avec ses deux amis Onuphrio et Ambrosio, au sujet de la formation des terres par les dépôts de la mer, des dépôts calcaires par les eaux, de l'origine des pierres et des marbres, de l'eau et de l'acide carbonique.

Nous nous arrêterons à la Géologie qui renferme une magnifique description de l'origine de la Terre, de sa figure cosmographique et de son état géologique actuel.

"Les déductions astronomiques et les mesures récentes de triangulation prouvent que le globe est un sphéroïde aplati aux pôles. Cette forme est connue par des démonstrations mathématiques très exactes pour être nécessairement celle que revêtirait un corps fluide tournant autour de son axe, et devenu solide à sa surface par la dissipation lente de la chaleur. En raison du refroidissement ultérieur, l'eau qui couvrait la plus grande partie de la surface terrestre se resserre et forme bientôt de vastes dépôts. Les crustacés et les coraux primitifs naissent au fond des eaux et bientôt des îles apparaissent au sein de l'Océan, élevées de l'abîme par des millions de Zoophites. A mesure que la température du globe s'abaisse, diverses espèces de reptiles ovipares apparaissent et se développent. Ce sont les seuls êtres animés qui ont pu exister au milieu des déchirements et des convulsions gigantesques de la Terre à cette époque primitive. Après l'apparition de la flore gigantesque et de la faune armée, à mesure que la température s'abaisse de plus en plus et que les bouleversements sont moins fréquents, des animaux plus perfectionnés font leur apparition. Ce n'est que lorsque

l'équilibre entre la chaleur et le froid est à peu près rétabli, c'est-à-dire, que lorsque son existence est à peu près assurée, que l'Homme fait son apparition."

Que de grandeur, que de précision, que d'élégance dans cette belle description. Comme on y reconnaît le véritable savant parlant avec toute l'autorité scientifique qui ne lui fait jamais défaut.

Il nous est difficile de passer sous silence une remarque d'Alexandre de Humboldt au sujet de l'Origine de la Terre. Comme elle est citée par Flammarion dans les "Derniers jours d'un philosophe," nous la citerons en partie, comme provenant aussi d'une des plus grandes illustrations de la science moderne.

"La figure géométrique de la terre décèle son origine et retrace son histoire, aussi bien que l'étude de ses roches et de ses minéraux. Son ellipticité accuse la fluidité primitive, ou du moins le ramollissement de sa masse. Pour tous ceux qui savent lire dans le livre de la nature, l'aplatissement de la terre est une des données les plus anciennes de la géognosie ; de même, la forme elliptique du sphéroïde lunaire et la direction constante de son grand axe vers notre planète, sont des faits qui remontent à l'origine de notre satellite. La figure mathématique de la terre est celle que prendrait sa surface si elle était couverte d'un liquide au repos. C'est à cette surface idéale, qui ne reproduit ni les inégalités, ni les accidents de la partie solide de la surface réelle, que se rapportent toutes les mesures géodésiques, quand elles ont été réduites au niveau de la mer; elle est complètement déterminée lorsque l'on connaît la valeur de l'aplatissement et la longueur du diamètre équatorial...."

"Trois méthodes ont été employées pour déterminer la courbure de la terre, ce sont: les mesures de degrés,

les observations du pendule, et certaines inégalités lunaires; toutes les trois ont conduit au même résultat. La première méthode est à la fois géométrique et astronomique; dans les deux autres, on passe des mouvements observés avec exactitude aux forces qui les ont produits, puis de ces forces mêmes à leur cause commune, qui est liée à l'aplatissement de la terre.... D'après les méthodes les plus rigoureuses, il en est résulté la connaissance d'un aplatissement de $\frac{1}{289}$. Le demi-diamètre polaire est plus court de vingt et un kilomètres environ que le demi-diamètre équatorial; le renflement équatorial a donc à peu près cinq fois la hauteur du Mont-Blanc."

Après avoir détaché du troisième Dialogue ce qui nous a semblé le plus intéressant, nous nous occuperons sans plus tarder de la partie la plus saillante du quatrième.

Dans ce Dialogue, sir Humphry Davy nous entretient de l'Inconnu. Cet Inconnu, comme le fait remarquer Camille Flammarion, "est une sorte de dédoublement de sir Humphry Davy lui-même, qui, dans ses conversations, paraît souvent se parler et se répondre à lui-même. Il y a généralement en nous deux hommes: le penseur et l'individu. Le premier cherche, rêve, étudie, vit dans le monde supérieur de l'étude philosophique; le second mange, boit, dort, court, parle au public, s'habille, se montre, est inscrit sur les livres d'adresses. L'Inconnu serait, dans cette hypothèse, la partie supérieure de l'âme du grand penseur, Philaléthès serait la partie inférieure de cette même âme, ou, pour mieux dire, représenterait l'individu visible, le chimiste académicien, l'homme du monde. En s'adressant à l'Inconnu, Philaléthès personnifie notre propre état lorsque nous nous consultons dans telle ou telle recherche de philosophie religieuse."

A son retour de Naples à Rome, sir Humphry Davy est rappelé en Angleterre par la perte de sa femme bien-aimée. C'est ici qu'il nous montre son âme brisée par le désespoir d'où s'exhalent des plaintes amères pour son bonheur détruit, anéanti. "Ma santé était perdue, dit-il, je n'avais plus d'ambition, je n'étais plus animé par le désir de la gloire. Celle que j'aimais en ce monde était descendue au tombeau; la coupe de ma vie n'était plus généreuse, douce et enivrante; tout ce qu'elle contenait de bon était perdu et il ne restait plus que l'amertume et la lie. Dans ce naufrage de tout sentiment, un seul était resté dans mon âme avec autant de verve et de puissance que jamais: celui de l'amour de la nature"...

Il veut revoir, pour rétablir son organisation brisée, le beau ciel de l'Italie. Il veut respirer encore une dernière fois l'air embaumé de ce charmant pays, de ce pays où, comme nous l'a si bien chanté Mignon,

La Brise est plus douce, et l'oiseau plus léger,
Où dans toute saison butinent les abeilles;
Où rayonne et sourit comme un bienfait de Dieu,
Un éternel printemps sous un ciel toujours bleu.

Semblable à cette douce créature, à cette ravissante création de Goëthe, il s'écrie comme elle dans un élan du cœur: "C'est là que je voudrais vivre, aimer, aimer et mourir. C'est là, oui, c'est là."

Que de douceur, que de charme, quand il nous parle de sa chère nature. "Jamais, dit-il, elle ne nous trompe et ne nous laisse l'amertume au cœur. Les rochers, les montagnes et les fleuves parlent toujours le même langage. Jamais la nature ne nous cause ces misères et ces tristes soucis qui accablent l'humanité. Chez cette tendre amie, il n'y a pas d'espérances flétries; elle ne nous donne pas des êtres chéris, rayonnants de jeunesse et de beauté, pour nous les enlever au moment de notre

bonheur. Non : ses fruits sont tous beaux, suaves et doux, et non pas amers, comme ceux de la vie humaine, qui, semblables à ces pommes de la mer Morte, ravissantes pour l'œil, ne laissent dans la bouche que l'amertume et la cendre."

Que de tristesse, que de sentiment poëtique dans ces lignes où l'âme du grand chimiste semble s'exhaler toute entière en reproches douloureux sur la destinée et la fragilité de notre pauvre existence terrestre.

Absorbé tout entier dans la contemplation de la nature, il nous fait une magnifique description du pays qu'il traverse. Il se trouve un jour miraculeusement sauvé, d'une barque qui s'en allait à la dérive, vers une cataracte, par son Inconnu....

" L'existence humaine, continue sir Humphry Davy, peut être regardée comme le type d'une vie infinie et immortelle, et sa composition successive de sommeils et de rêves pourrait certainement nous offrir une image approchée de la succession de naissances et de morts dont la vie actuelle est composée." Sir Humphry Davy croit fermement à l'immortalité de l'âme, pour lui la conscience paraît avoir une source insaisissable et rester en relation occulte avec une existence antérieure." Ainsi on peut supposer, dit-il, que l'union immédiate du corps avec l'âme, de la matière avec l'esprit, a lieu par l'intermédiaire d'un corps fluidique invisible, d'une sorte d'élément éthéré, insaisissable par nos sens, et qui peut être, à la chaleur, à la lumière et à l'électricité ce que celles-ci sont au gaz."

Pour terminer ce beau chapitre, il résume sa croyance en quelques mots. Camille Flammarion la traduit en paroles sublimes que nous ne pouvons qu'admirer du fond de notre âme, car elles expriment tout ce qui a été dit ou écrit, de plus beau, sur un pareil sujet....

" Dieu dans la nature, s'écrie sir Humphry Davy, c'est la foi réfléchie de mon âme, c'est le sentiment intime que j'ai de l'éternelle présence de la pensée divine agissant sur les formes diverses du grand univers. Devant la sainte et calme nature, au milieu de ces contemplations, je me trouve l'âme émue et élevée par des sensations nouvelles, et par des espérances indéfinissables, où pénètre le désir ardent de l'immortalité. Les noms célèbres des âges passés et des pays lointains me semblent prendre une vie nouvelle autour de moi, et dans les monuments funéraires de ceux qui nous ont laissé les traces de leur vie glorieuse, je retrouve encore le décret de l'indestructibilité de l'intelligence."

" Le désir de la gloire, des honneurs, de la renommée immortelle, la poursuite constante du savoir, si habituelle chez tous les jeunes esprits ardents et curieux, sont pour nous autant d'indices de la nature progressive et infinie de l'intelligence. Nos espérances, qui souvent restent infructueuses ici-bas, appartiennent à une nature plus élevée, qui ne peut avoir son complet développement que dans une existence meilleure."

" La certitude scientifique de l'immortalité de l'âme et la contemplation anticipée de cette vie future analogue à la nôtre, mais plus élevée et plus belle, me paraissent offrir à nos pensées, parmi les déserts arides de la vie, une des oasis verdoyantes où jaillissent des eaux rafraîchissantes et pures, où le voyageur, accablé de soif et de fatigue, vient trouver le repos et la fraîcheur. Son influence survit à toutes les jouissances de ce monde et s'accentue plus vivement que jamais, lorsque viennent la décadence des organes et le dépouillement du corps. Sa présence sur l'horizon de la vie est semblable à celle de l'étoile du soir, dans laquelle on salue d'avance le même astre qui deviendra bientôt l'étoile du

matin, et dont la lumière amicale succédera aux ombres de la mort."

Je ne puis passer sous silence une dernière remarque, de sir Humphry Davy, dans laquelle il dit: "Nous savons peu de chose, et toutefois j'ai la foi que nous savons assez pour espérer l'immortalité, j'entends l'immortalité individuelle, de la meilleure partie de nous-mêmes."

Il est consolant de penser qu'un homme supérieur dans la science, comme l'a été l'illustre auteur des "Derniers jours d'un philosophe," ne craigne pas de nous dévoiler ses pensées les plus intimes et les plus sacrées; que ce grand esprit ne dédaigne pas, comme certains savants de nos jours, cette belle croyance en Dieu et à l'immortalité de l'âme. Il est si doux d'espérer qu'au delà des misères et des épreuves de toutes sortes de notre triste existence terrestre, il y aura quelque chose de plus grand, de plus sublime, de plus élevé, et que cette chose c'est le résumé des plus belles croyances philosophiques et religieuses: "Dieu et l'immortalité."

Sir Humphry Davy déclare, dans son "Apologie de la Chimie," que l'origine, ainsi que le progrès de l'état social, se basent l'un et l'autre sur les inventions de la chimie et de la mécanique primitives. Aucun peuple n'est jamais arrivé à quelque degré de perfectionnement dans ses institutions, sans avoir en sa possession les principaux arts et même le luxe.

Après avoir fait l'apologie de la Chimie, comme une des sciences les plus bienfaisantes, et en avoir démontré l'importance capitale, ainsi que les immenses progrès qu'elle a fait faire à l'humanité, il termine cette belle apologie en quelques lignes qui méritent d'être méditées par tout esprit qui croît à l'utilité et à la véritable valeur de la science expérimentale.

" Les études scientifiques en général, les expérimentations chimiques en particulier, élèvent l'intelligence, n'atrophient point l'imagination, et n'affaiblissent pas le sentiment du beau et du bien. Les travaux de cet ordre donnent à l'esprit des habitudes d'exactitude, en l'obligeant à s'occuper des faits, et ils l'engagent encore à trouver des analogies; quoiqu'ils fassent descendre leurs adeptes dans l'infiniment petit, ils ont néanmoins pour fin les grandeurs les plus hautes de la nature. Ces études nous amènent à saisir la formation des cristaux, la construction des pierres, la nature des argiles et des terres; sous une forme plus générale encore, elles nous font approfondir les causes de la diversité des chaînes de montagnes, et même nous conduisent à apprécier la nature des vents, de la foudre, des météores, des tremblements de terre, des volcans et de tous ces merveilleux phénomènes qui offrent des images si belles et si frappantes au poëte et au peintre. L'étude de la chimie excite cette soif intarissable du savoir, qui est un des traits les plus prononcés de notre nature, car chaque découverte ouvre un champ nouveau à la recherche des faits, et nous montre l'imperfection de nos théories. On a remarqué avec justesse que plus le cercle de lumière est grand, plus grande aussi est l'ombre qui l'entoure. Ceci s'applique parfaitement aux recherches chimiques, et ainsi cette science est merveilleusement adaptée à la nature progressive de l'intelligence humaine, qui s'efforce incessamment d'acquérir un plus haut degré de sagesse, d'arriver vers une vérité plus clairement développée, à un savoir plus élevé, à la démonstration plus complète de son titre à l'immortalité."

Une définition de la chimie, par sir Humphry Davy, ne sera pas ici hors de propos, car elle résume d'une manière claire, précise, absolue, le but de cette admi-

rable science. "La chimie, dit-il, est la science des opérations par lesquelles la nature intime des corps est changée, ou par lesquelles ils acquièrent des propriétés nouvelles."

N'est-ce pas là, en quelques mots, la véritable définition de cette grande et belle science ?

Plus loin il énumère les qualités indispensables du chimiste et ce qu'il doit sàvoir pour arriver à un résultat pratique. Nous nous contentons de citer, car les commentaires sont superflus devant une pareille profondeur d'idée et une logique aussi irréfutable.

" Celui qui veut comprendre les hautes parties de la chimie, ou les étudier dans leurs rapports les plus intéressants avec l'économie de la nature, doit savoir à fond les principes élémentaires des mathématiques ; il lui faudra plus souvent l'aide de l'arithmétique que de l'algèbre, et de l'algèbre que de la géométrie. Mais toutes ces connaissances sont nécessaires à la chimie. Par l'arithmétique, on détermine les proportions des résultats analytiques et les poids relatifs des éléments des corps; par l'algèbre, on établit les lois de la pression des fluides élastiques, la force de la vapeur selon la température, et les effets des masses et des surfaces dans la communication et le rayonnement de la chaleur; les applications de la géométrie sont principalement limitées à la détermination des formes cristallines des corps, qui constituent le type le plus important de leur nature et souvent offrent des idées fort utiles pour des recherches analytiques sur leur composition."

" Les premiers principes de la philosophie naturelle et de la physique générale ne doivent pas être inconnus au chimiste. Comme les agents les plus actifs sont les fluides, les fluides élastiques, la chaleur, la lumière et l'électricité, le chimiste doit avoir une connaissance

générale de la mécanique, de l'hydrodinamique, de la pneumatique et de l'électricité."

" Quant aux qualités supérieures de l'intelligence, nécessaires pour comprendre et développer la science, elles sont, je crois, les mêmes que dans toute autre branche du savoir."

" En annonçant la découverte la plus grande et la plus importante, le véritable savant donne les détails avec modestie et une certaine réserve, aimant mieux être le serviteur utile du public, et apporter la lumière cachée sous son manteau, pour éclairer insensiblement,—plutôt que de ressembler à un charlatan qui lance dans le ciel les fusées de son feu d'artifice et se fait annoncer au loin au son de la grosse caisse."

" Je veux encore que mon savant, laborieux et modeste, ne soit point aveuglé par la sotte vanité ; qu'il soit simple et se livre avec diligence à la recherche de la vérité ; qu'il ne se laisse jamais détourner de ce grand but par l'amour d'une gloire transitoire, mais ait toujours devant lui l'opinion de l'avenir plutôt que celle du jour ; qu'il cherche la renommée dans les fastes de l'histoire plutôt que dans les colonnes des journaux et dans les louanges des journalistes. Il doit ressembler aux géomètres modernes par la grandeur de ses vues et la profondeur de ses recherches."

" En devenant plus instruit, il devient meilleur, — il s'élève sur l'échelle de l'existence morale et intellectuelle."—

Nous terminerons cette magnifique apologie de la chimie par les judicieuses et admirables pensées suivantes, tirées de ses " Mémoires " sur les honneurs et la célébrité :

" Ce n'est pas, dit-il, que les honneurs vaillent la peine d'être recherchés ; mais il est pénible, pour celui qui les

mérite, de n'en recevoir aucun. Une décoration est un titre extérieur pour le public; et même ceux qui prétendent dédaigner le plus ces distinctions honorifiques se laissent très facilement influencer par elles. Les honneurs sont à la véritable gloire ce que les lumières artificielles sont au soleil: ils attirent les yeux de ceux qui n'ont pas coutume de regarder et de supporter l'éclat du sublime. La chauve-souris et le moucheron volent autour de la lampe; mais l'aigle prend son essor vers les cieux. On peut dire malgré cela que les lumières artificielles sont utiles pour tous les yeux. Lorsqu'elles sont destinées à éclairer et non pas à éblouir, elles rendent naturellement de grands services."

" L'illustre chimiste pensait en cela, ajoute Flammarion, comme tous les hommes supérieurs, dont le cœur dévoué et l'esprit libre trouvent dans la science même la plus haute récompense de leurs travaux."

Dans le Sixième Dialogue sur le Temps et sur les différentes causes de ruine, qui se produisent à la surface de la terre, par l'eau, l'air, l'oxydation, l'électricité, les végétaux, sir Humphry Davy termine en faisant remarquer que si la Nature se charge de tout détruire et de tout transformer, l'homme l'aide encore dans son œuvre de destruction par la guerre et les dévastations horribles qui en découlent.

" Il est évident, nous dit sir Humphry Davy, que l'ouvrage d'une main mortelle ne peut être éternel; de même que nulle œuvre due aux efforts d'une intelligence finie ne peut être infinie. Les opérations de la nature, lorsqu'elles sont lentes, ne sont pas moins sûres; malgré la domination apparente que l'homme peut prendre sur elle pendant un certain temps, la nature est toujours sûre de reprendre ses droits. Par l'homme, les pierres et les arbres, arrachés au domaine de la nature, sont

transformés en palais, en demeures, en vaisseaux; par lui, les métaux trouvés au sein de la terre sont employés comme instruments de puissance, et les sables et les argiles qui constituent la surface sont par la main humaine métamorphosés en ornements, en objets de luxe. Par l'homme, l'air est emprisonné dans l'eau, et l'eau torturée par le feu; et sa puissance merveilleuse retourne, modifie, détruit la forme naturelle des choses. Mais, après quelques lustres, ses œuvres commencent à déchoir elles-mêmes, et, en quelques siècles, disparaissent dans la poussière des décadences. Ses temples splendides, édifiés sous le souffle d'une inspiration divine, ses ponts de granit et de fer jetés sur des abîmes, les créneaux jadis terribles de ses noirs remparts, les murailles et les tours de ses forteresses, enfin les monuments funèbres par lesquels il croyait investir de l'éternité ses restes périssables: tout disparaît avec la cendre des générations. Les constructions solides qui résistent aux vagues de l'Océan, à l'orage du Ciel, aux coups de foudre, succombent sous les lentes caresses de la douce rosée du matin, sous la main de la gelée qui les effleure, sous les gouttes de pluie, sous la molécule de vapeur, et sous les influences imperceptibles de l'atmosphère. Comme le ver ronge les fibres de la beauté humaine, ainsi le lichen, la mousse et les plantes les plus insignifiantes se nourrissent des colonnes gracieuses et des pyramides gigantesques construites de sa main, et les insectes les plus humbles sapent le fond de ses œuvres colossales, établissant sans scrupules leur demeure dans les ruines de ses palais et sous le trône croulant de sa gloire terrestre...."

Comment ne pas remarquer, ne pas admirer, ne pas citer les belles pensées qui suivent.

" Le temps n'est qu'un mot humain; le changement

n'est qu'une idée humaine. Dans le système de la nature, il faut substituer à cette dernière idée celle de progrès. Le soleil paraît s'enfoncer dans un océan d'obscurité, mais il s'élève sur un autre hémisphère. Les ruines d'une ville tombent, mais elles servent souvent à former des constructions plus magnifiques, comme dans Rome moderne bâtie sur la Rome ancienne."

" Mais lors même que les débris des œuvres humaines sont réduits en poussière, la nature encore maintient son empire et règne sur les cendres des morts; le monde végétal s'élève dans sa jeunesse perpétuelle et se renouvelle dans son cycle annuel. La main de l'homme aide même la végétation; la charrue et la faucille passent sur le champ d'une cité disparue; l'herbe croît sur les ruines des Forums; la vie, la beauté, le printemps fleurissent, et toujours fleuriront, sur la poussière des monuments jadis élevés par l'homme à sa propre gloire et disparus dans la ruine des âges."

Camille Flammarion nous fait remarquer ici que la mort est venue interrompre le grand philosophe, le grand penseur, au moment où il venait d'écrire les dernières pages de cet admirable ouvrage. Il est convaincu que si Humphry Davy avait pu vivre assez longtemps il n'aurait pas laissé le dernier mot à l'argument dogmatique qui ouvre la dernière réplique de Philaléthès. N'ayant pas voulu modifier le texte de l'illustre chimiste, il préfère ajouter ici au dialogue les réflexions qui lui ont été suggérées par la lecture et la traduction de la belle œuvre de sir Humphry Davy.

Quoique ces réflexions sortent de notre cadre, nous ne pouvons nous empêcher, dans notre admiration, d'en citer une partie pour terminer dignement notre faible appréciation des "Derniers jours d'un philosophe."

Quoi de plus grand, de plus sublime, de plus élevé

que cette dernière pensée de l'illustre astronome français.

" L'éternité des mouvements célestes, la pensée que ces mouvements immenses des planètes autour du soleil, des étoiles circulant dans l'espace sur l'équilibre de la gravitation, des mondes innombrables voguant dans les déserts du vide suivant leurs poids respectifs, la vision que ces mouvements ne s'arrêteront jamais, donnent à l'esprit humain la plus haute, la plus imposante et la plus profonde idée de l'éternité active dans le sein de laquelle nous sommes et serons éternellement emportés."

" Entraînée dans les déserts du vide, par son mouvement de translation autour du soleil (en vertu duquel elle vole en raison de 650,000 lieues par jour), — par le déplacement du système solaire tout entier, qui ajoute à la marche précédente une seconde vitesse de 170,000 lieues par jour,—par les variations séculaires provenant de l'attraction des autres astres, — par un balancement de précession qui ne demande pas moins de 25,870 ans pour s'accomplir, — au total par huit puissances distinctes qui la portent comme un jouet dans l'espace immense, la Terre court incessamment à travers le ciel, emportant les générations humaines, les petites dynasties, les destinées des peuples éclos à sa surface. Depuis qu'elle existe, elle n'est pas passée deux fois de suite à la même place, et jamais elle ne repassera au point où elle se trouve actuellement. En un jour elle est à des centaines de mille lieues du point de l'espace où elle se trouvait la veille; en un an, à des centaines de millions du point qu'elle occupait l'année précédente; après un siècle, à des dizaines de milliards, et ainsi de suite. En même temps, de périodes en périodes tout change à la surface de cette terre, et ses générations, et ses éléments vitaux, et sa forme même avec sa nature. Il en est de

même pour les autres planètes de notre système, — et pour les étoiles, soleils de l'espace,—et pour les systèmes sidéraux qui les environnent. Une loi universelle emporte toutes choses dans la vie éternelle, et nous savons que notre planète n'est qu'un des rouages infinitésimaux du mécanisme inconnaissable."

"Que deviennent devant cette vérité, devant la contemplation de l'immensité des cieux sans bornes, devant l'infini toujours ouvert à l'essor de nos âmes, que deviennent nos anciennes et mesquines idées sur "la création faite exprès pour l'homme." Nous contemplons aujourd'hui Dieu dans la nature, c'est-à-dire la pensée éternelle dans les lois mathématiques, dans les forces organisatrices, dans l'ordre intelligent, dans la beauté de l'univers."

Nous avons pensé que nous ne pouvions mieux achever notre imparfaite appréciation sur les "Derniers jours d'un philosophe" qu'en citant une pareille page. Elle termine d'une manière sublime, la belle traduction de Camille Flammarion et l'œuvre philosophique du grand chimiste anglais, qui aurait, nous n'en doutons pas, exprimé la même idée, si la mort n'était venue l'interrompre au milieu de ses beaux travaux, et ravir à l'humanité un de ses plus nobles bienfaiteurs, en même temps qu'une de ses gloires les plus immortelles et les plus pures.

Camille Flammarion annonce à la dernière page de sa belle traduction des "Derniers jours d'un philosophe" qu'il a traduit ce remarquable ouvrage pour l'édification de ses compatriotes; puissent les quelques fragments tirés de cette admirable œuvre philosophique intéresser tous ceux qui ont en eux l'amour de la science, le culte de la véritable philosophie, et l'admiration de tout ce qui nous élève, nous fortifie, en nous rendant meilleurs.

GASTON DOUSSAN.

MESSAGE.

Où donc vas-tu, gentille amie,
De ce pas rapide et léger ? —
Dites-moi, Seigneur, je vous prie,
Où demeure le beau Roger.—

Roger ? c'est moi, ne t'en déplaise ;
Entre et dis-moi ce que tu veux.—
Puisque c'est vous, j'en suis bien aise ;
D'un mot je vais combler vos vœux.—

Dis bien vite ce mot magique.—
Mon message vous le dira.—
Quel est-il ? — La fière Angélique
Qu'en vain maint galant adora,

Vous envoie un baiser bien tendre,
Sur mes lèvres elle l'a mis.—
Sur tes lèvres je vais le prendre.—
Prenez, cela vous est permis.—

Ce doux baiser veut qu'on le rende ;
Pour un je t'en confierai deux.—
Beau Roger, j'accepte l'offrande ;
Pour un baiser deux valent mieux.

OÙ SONT-ILS ?

Arbres déracinés, géants des solitudes,
Que le Meschacébé charriait sans repos,
Vous passiez autrefois, flottantes multitudes,
Comme d'innombrables troupeaux ;

Ici noirs et pesants, là légers, sans écorce,
Arides et pareils à de blancs ossements ;
D'autres encore en fleur, étendant avec force
Leurs larges rameaux verdoyants.

Ceux-ci sentaient en eux la sève encor vivante ;
Mais sachant que bientôt ils mourraient à leur tour,
Ils regrettaient la rive où leur tige puissante
Montait dans l'air comme une tour ;

Ils pensaient à l'aurore illuminant leur faîte,
Aux baisers de la brise effleurant leurs rameaux,
Au babil des ruisseaux, à la forêt en fête
Quand partout chantaient les oiseaux.

Ils pleuraient le regard des étoiles sans nombre,
Les soupirs odorants des belles nuits d'été,
Le silence endormi dans la paix de leur ombre,
La lune au rayon velouté.

" Pourquoi, se disaient-ils, nous ravir au rivage
Où nous vivions heureux ? O Fleuve, où nous conduit
Ton onde ? est-ce au séjour d'une meilleure plage,
Est-ce dans l'éternelle nuit ? "

Un enfant assis, seul, au pied d'un grand platane,
Rêveur et le menton appuyé sur sa main,
Suivait des yeux l'épaisse et longue caravane,
Disant : " Où seront-ils demain ? "

Il ne pouvait répondre, ignorant que les fleuves
Se perdent dans le sein des golfes et des mers.
Mais l'enfant devint homme, et subit les épreuves
De la vie et ses maux divers ;

Et l'homme après de longs et de nombreux voyages,
Revint s'asseoir sous l'arbre où jadis il songeait ;
Sur son front calme et fort comme celui des sages
La blanche vieillesse neigeait.

" Ah ! je sais maintenant, dit-il, vers quels abîmes
Ce fleuve vous poussait, arbres déracinés :
Dans l'océan sans borne, éphémères victimes,
Vous vous êtes disséminés.

" Vous n'avez pas laissé la plus légère trace
Sur ces bords où le temps vous avait vus grandir,
Pas plus que sur le sein des mers où tout s'efface ;
Vous n'êtes plus qu'un souvenir.

" Mais que sont devenus les amis, les maîtresses
Que le fleuve du temps m'a ravis pour toujours ?
Je les ai vus passer, et de noires tristesses
Ont terni l'éclat de mes jours.

" Je les ai vus pâlir au loin et disparaître
Comme ces feux voilés qu'absorbe l'horizon.
O visages aimés qu'à mes yeux fait renaître
Le charme de l'illusion,

"La vie est-elle un rêve? et vous, ombres chéries,
L'avez-vous traversée ainsi qu'un souffle, un rien?
Quand la mort aura clos mes paupières flétries,
Dans l'océan aérien

"Dois-je m'évanouir, atome impondérable,
Imperceptible point rentré dans le néant?....
Qu'importe! si la mort au sommeil est semblable,
J'y vois un repos bienfaisant:

"Oublions dans sa nuit les maux de cette vie,
Oublions cette terre, amphithéâtre affreux
Où chaque animal tue et mange avec furie
Un autre être et se sent heureux.

"Oublions surtout l'homme, ennemi de son frère,
Bourreau couvert de sang, fou furieux qui croit
Que la loi qui régit ce monde c'est la guerre,
Et que le massacre est son droit."

ALFRED MERCIER.

MISCELLANÉES.

LA LANGUE FRANÇAISE EN EGYPTE. — Il y a quelque temps, on inaugurait à Assiout (Egypte) une nouvelle école de l'Alliance française, société pour la propagation de la langue française à l'étranger.

L'immeuble était pavoisé aux couleurs nationales françaises et égyptiennes. Après l'exécution de la Marseillaise, la séance a été ouverte par M. Maggiar, agent consulaire de France à Assiout, et directeur honoraire de l'Ecole, qui, dans un discours éloquent, a tracé à grands traits le but de l'Alliance. Puis il a rappelé les sympathies profondes qui unissent les Egyptiens aux Français.

Ce discours a été salué par de nombreux applaudissements; puis, Choukri pacha, le moudir d'Assiout, a fait lire un discours en arabe, qui a été également très applaudi.

—Aux grandes profondeurs, la température des mers est à peu de chose près la même, voisine de la glace fondante, pour toutes les latitudes, depuis l'équateur jusqu'aux pôles. A des profondeurs, qui dépassent les hauteurs des plus puissantes

montagnes, dit Humboldt, chaque couche d'eau est animée par des phalanges innombrables d'imperceptibles habitants.

—La satire ment sur les gens de lettres pendant leur vie, et l'éloge ment après leur mort. — Voltaire. Correspondance 1769.

—La fameuse Université de Bologne compte parmi ses anciens professeurs plusieurs femmes célèbres, comme Gaëtana Agnesi qui professait les mathématiques, Novella qui occupait avec honneur la chaire de jurisprudence, et Clotilde Tambroni qui y donnait un cours de langue grecque. — Pierre Chauveau, fils : Frédéric Ozanam, sa vie et ses œuvres.

—Le mot *charité*, en grec *charis*, en latin *charitas*, signifie originairement *amour ;* c'est par déviation qu'il a pris le sens d'aumône. Ainsi, quand on lit dans Cicéron *charitas humani generis*, il faut traduire *amour du genre humain.* Le sentiment élevé et essentiellement civilisateur que renferme l'expression du grand orateur de Rome révèle, comme le faisait observer Lamennais, le progrès immense accompli dans l'ordre moral. Lucain, en parlant de Caton, s'exprime dans le même sens que Cicéron :

....Naturam que sequi, patriæque impendere vitam,
Nec sibi, sed toti genitum se credere mundo....

Suivre la nature, vivre pour la patrie, *se croire né non pour soi, mais pour le monde entier.*—Pharsal., lib. II.

QUESTION.—A quel âge une femme est-elle vieille ?

Rien n'est si commun que de voir une femme qui n'est plus jeune dire d'une femme de son âge avec un profond dédain : " C'est une vieille femme ! " Une femme de vingt ans appelle vieilles les femmes de trente ans ; celle de trente ans se scandalisent de voir les salons encombrés par des femmes de quarante ans, et celles-ci disent : " Quand j'aurai cinquante ans, comme madame telle, je ne mettrai plus de rose, et je n'irai plus dans le monde." Les femmes de cinquante ans, à leur tour, parlent volontiers de l'étourderie et de l'*inconsé-*

quence (barbarisme forgé par le beau sexe) de femmes qui n'ont que quelques années de plus qu'elles.

La femme n'est pas vieille tant qu'elle inspire de l'amour. Etre vieille, c'est n'avoir plus ni beauté ni charme. Si une femme conservait jusqu'à cent ans tous les attraits de la jeunesse, elle serait plus jeune qu'une femme de vingt ans qui les aurait perdus.—Alphonse Karr.

PHYSIOLOGIE.—En modifiant les milieux nutritifs et évolutifs, et en prenant la matière organisée en quelque sorte à l'état naissant, on peut espérer d'en changer la direction évolutive et par conséquent l'expression finale. Je pense donc que nous pourrons produire scientifiquement de nouvelles espèces organisées, de même que nous créons de nouvelles espèces minérales, c'est-à-dire que nous ferons apparaître les formes organisées qui existent virtuellement dans les lois organogéniques, mais que la nature n'a point encore réalisées.—Claude Bernard.

BOTANIQUE.— Les épines des arbres et des arbrisseaux sont des branches avortées. Sous l'influence d'un mauvais sol, de la sécheresse ou du voisinage affamant d'un grand nombre d'autres végétaux, elles restent courtes, dures, pointues. Transportez le prunier épineux d'une haie dans un jardin, cultivez-le, fumez-le, les épines s'allongent sous forme de rameaux feuillés et il ne s'en produira plus de nouvelles.

ZOOLOGIE.—Le défaut d'emploi d'un organe devenu constant par les habitudes qu'on a prises, appauvrit graduellement cet organe et finit par le faire disparaître et même l'anéantir.
—Lamarck.

—D'innombrables êtres organisés animent les plaines et les montagnes de la mer, ses vallées, ses gorges obscures, ses plateaux, ses précipices. Ce sont d'abord des plantes solitaires ou sociales, droites ou flottantes, étalées en prairies, groupées en oasis, ou rassemblées en immenses forêts. Ces plantes protègent et nourrissent des milliers d'animaux, qui rampent, qui courent, qui volent, qui nagent, qui s'enfoncent

dans le sable, s'attachent à des rochers, se logent dans des crevasses ou se construisent des abris.... Nos forêts terrestres ne contiennent pas, à beaucoup près, autant d'animaux que celles de la mer.—Moquin-Tandon. *Le monde de la mer.*

—L'eau occupe une place considérable dans les organismes vivants. Le corps de certaines méduses contient 99 p. 100 d'eau, et seulement 1 p. 100 de matière solide. Les tissus du corps humain contiennent 70 p. 100 d'eau, et seulement 30 p. 100 de matière solide.

—Un homme de quatre-vingts ans a vécu 29,219 jours.

VIEUX FRANÇAIS.—

LE TIERC LIVRE

DES FAICTS ET DICTS HEROIQUES DU BON PANTAGRUEL

Composé par M. François Rabelais,

Docteur en médecine et calloier des isles Hieres.

CHAPITRE V

Comment Pantagruel déteste les debteurs et emprunteurs.

" J'entend, respondit Pantagruel, et me semblez bon topiqueur et affecté à vostre cause. Mais preschez et patrocinez d'ici à la Pentecoste, enfin vous serez esbahi, comment rien ne m'aurez persuadé, et par vostre beau parler, ja ne me ferez entrer en debtes. Rien, dict le saint envoyé, à personne ne doibvez, fors amour et dilection mutuelle. Vous m'usez d'ici de belles graphides et diatyposes, et me plaisent très-bien. Mais je vous di, que si figurez un affronteur effronté et importun emprunteur, entrant de nouveau en une ville ja advertie de ses mœurs, vous trouverez qu'à son entrée plus seront les citoyens en effroi et trépidation que si la peste y entroit en habillement, tel que la trouva le philosophe tyanéan dedans Ephese. Et suis d'opinion, que n'erroient les Perses, estimants le second vice estre mentir, le premier estre debvoir. Car debtes et mensonges sont ordinairement ensemble ralliés. Je ne veux pourtant inférer que jamais ne faille prester: il n'est si riche, qui quelquesfois ne doibve; il n'est si pauvre, de qui quelquesfois on ne puisse emprunter."

HYGIÈNE. — On sait que la phthisie ou tuberculose — vulgairement la maladie de poitrine — n'est pas particulière à l'homme ; elle sévit sur différents animaux ; elle est commune chez les vaches et peut se transmettre par leur lait à l'espèce humaine.

Toutefois en ce qui concerne l'usage du lait, tout le monde est d'accord : le lait n'est virulent que dans les cas où les lésions tuberculeuses ont envahi le tissu glandulaire : mais comme rien n'est plus difficile à reconnaître que la tuberculose de la mamelle au moins chez la vache et au début de l'affection ; comme il est toujours impossible au vétérinaire d'affirmer que la glande n'est pas infiltrée de granulations tuberculeuses, il faut agir à l'égard des vaches phthisiques, comme si la mamelle était toujours envahie par la lésion. C'est ce qu'a fait le Comité des épizooties, il a demandé l'interdiction absolue de vendre le lait des vaches tuberculeuses ; il n'en permet que l'utilisation sur place, et pour l'alimentation des animaux ; et même alors, il prescrit formellement de ne le donner qu'après l'avoir fait bouillir.

L'ébullition, en effet, voilà le seul moyen pratique et sûr de se mettre à l'abri des graves dangers du lait tuberculeux ; comme le lait vendu dans les grandes villes est fatalement suspect, puisqu'on n'en connaît pas l'origine, et que sa production n'y est soumise à aucune surveillance, il ne faut pas nous lasser de crier :

“ Mères de famille, ne donnez pas de lait à vos enfants, sans l'avoir fait bouillir.”—Tribune médicale.

SYRACUSE. *Extrait d'un journal de voyage.*—Nous arrivons à Syracuse à trois heures de l'après-midi. Nous invitons notre guide à dîner, et faisons un bon repas pour nous remettre des mauvais qu'on nous sert depuis quelques jours. Nous buvons de l'excellent vin muscat de Syracuse, de ce vin romantique dont l'école moderne a fait un si grand usage dans les scènes d'empoisonnement aux théâtres des boulevards. C'est ainsi que nous refaisons agréablement nos forces pour les fatigues de demain....

Après un bon dîner nous espérions une bonne nuit. C'était compter sans les moustiques de Syracuse; or, comme ceux de Trapani, ils peuvent rivaliser avec les maringouins si calomniés de notre pauvre Louisiane: ils nous ont empêchés de dormir jusqu'au jour; nous n'avons pu reposer que deux ou trois heures. Nous prenons notre courage à deux mains, et, après avoir bu une tasse de café à l'eau, nous nous mettons à la recherche des antiquités. Au sortir de la ville, nous nous écartons du chemin pour voir un amphithéâtre romain; il est situé dans le quartier qu'autrefois on nommait l'*Acradine.* De là nous descendons aux *Latomies* de si lugubre mémoire. C'est dans ces vastes carrières que Denis l'Ancien entassait ses prisonniers. Elles ont une sonorité redoutable, et voici là-haut ce cabinet perfide qu'on appelait l'oreille du tyran. Denis entrait furtivement dans cette cachette où se répercutait le moindre bruit qui se produisait en bas; là il écoutait les confidences des détenus. Le lendemain, un prisonnier se voyait conduire au pied du tribunal que la justice expéditive du tyran avait fait creuser dans la paroi même de la prison: il y rencontrait ceux que leurs paroles imprudentes avaient trahis à leur insu. Ils étaient jugés en quelques minutes, condamnés et conduits au supplice. Nous montons et faisons l'épreuve de l'*oreille* de Denis. Lé gardien des Latomies, resté en bas, murmure plusieurs phrases que nous saisissons assez bien, quoique nous ne possédions pas encore complètement le dialecte sicilien. L'un de nous lui crie de s'exprimer en bon italien. Oh! cette fois nous entendons distinctement ce qu'il marmotte: "*Dionisio èra un birbone*, Denis était un gredin."

Au-dessus des Latomies est un théâtre grec, taillé dans le roc. La pierre de la montagne est d'un gris-perle. A moins de révolutions géologiques qui changeraient complètement la face de cette partie de la Sicile, ce magnifique ouvrage de l'antiquité durera peut-être autant que notre globe. Il fallait que les anciens fussent animés d'idées bien différentes des nôtres, pour bâtir comme ils le faisaient; aujourd'hui nous sommes des oiseaux de passage; nous nous hâtons de vivre, notre destinée fuit et s'efface comme un nuage que chasse la

tempête. La religion chrétienne a enseigné aux hommes une autre patrie, pour eux la terre n'est plus qu'une étape; le croyant dresse sa tente pour un moment, puis il la plie, et part pour les régions meilleures que la foi lui promet. Les anciens écrivaient leur pensée sur la pierre des monuments et sur le bronze: nous écrivons la nôtre sur les feuilles volantes de l'imprimerie; mais il est vrai que ces feuilles éphémères sont comme celles d'un arbre qui se renouvelle sans cesse et ne périt jamais.

Cette montagne où nous marchons contient un théâtre, des prisons, des tombeaux, représentant ainsi la vie humaine sous trois aspects bien différents: le plaisir, la douleur, le repos. Parmi toutes les tombes creusées dans le roc vif, il en est deux qui appellent plus particulièrement notre attention; on nous les montre comme étant, l'une celle d'Archimède, l'autre celle de Timoléon. Avant d'arriver à ces chambres sépulcrales, nous passons devant une voûte taillée aussi dans le roc: c'est là que les musiciens du théâtre venaient accorder leurs instruments; aujourd'hui, c'est un lavoir alimenté par un aqueduc; une lavandière, retroussée jusqu'au dessus des genoux, a l'air de s'inquiéter fort peu que l'on regarde ses jambes dont le galbe pourrait rivaliser avec les plus belles statues grecques.

Nous achevons de gravir la montagne. Après quelques minutes de repos employées à contempler Syracuse, nous nous remettons en route, en suivant une voie bordée de tombeaux. Enfin, nous descendons de cette montagne, où nous ne pouvions pas faire un pas sans rencontrer un souvenir historique. Un jeune moine nous introduit dans la première église chrétienne qui fut bâtie sur le territoire de Syracuse. Nous pénétrons avec lui dans la chapelle souterraine; on distingue encore quelques vestiges des fresques qui en ornaient les murs. De là nous passons aux catacombes; elles sont plus belles et mieux conservées que celles de Rome. Elles s'étendent très-loin; on assure même qu'elles vont aboutir à Catane. Les morts occupent une grande place ici; on peut affirmer qu'il y a bien des villes modernes moins peuplées que ces cités souterraines.

Une petite demi-heure nous conduit au couvent des Capucins. Un jeune moine à physionomie douce mais empreinte d'un ennui implacable, aux yeux bleus, s'avance en traînant lentement ses sandales, et nous accueille avec cette politesse amicale que l'on rencontre chez tous les ecclésiastiques de Sicile. Nous nous promenons dans le délicieux jardin des frères. S'il était possible de se détacher complètement des souvenirs et des espérances de la vie du monde, ah ! comme on jouirait de la paix profonde qui règne dans cette fraîche solitude. La tranquillité du cloître répond à l'un des besoins les plus intimes et les plus puissants de l'âme humaine, après un de ces violents orages qui la secouent dans toutes ses fibres et lui laissent pour adieux le dégoût et le mépris des relations sociales ; mais se condamner par des vœux perpétuels au repos sépulcral du monastère, est évidemment un acte contre les penchants naturels de l'homme, un attentat à la liberté équivalant au suicide. Il est vrai qu'il existe de ces douleurs qui brisent le ressort de l'activité à tout jamais ; alors, s'ensevelir tout entier dans un de ces asiles si semblables aux cimetières, ou dans le silence du tombeau, c'est la même chose ; on est mort pour soi et pour les autres.

Le jardin de ces Capucins est comme un épais rideau de verdure, derrière lequel se cachent des latomies. Nous entrons dans ces carrières-prisons. Une surprise que je n'aurais jamais soupçonnée, m'y attendait : en me baissant, pour déchiffrer des caractères sur une pierre enchassée dans le roc, je lis que là repose un de mes compatriotes. Après une querelle survenue à propos d'une jeune Syracusaine, William Nicholson, midshipman dans la marine américaine, fut tué, à l'âge de 18 ans, par un de ses compagnons de bord, en 1804. Triste écho des vanités et des haines du monde, dans cette retraite vouée à l'oubli et au calme. Pauvre jeune homme ! mourir ainsi, loin de sa patrie, de la main d'un compatriote, son ami hier, aujourd'hui son rival et son meurtrier.

ALFRED MERCIER.

Publications reçues.

Asociacion rural del Uruguay.
Boletin mensual. Observatorio central de Mexico.
Bulletin mensuel de la Société d'acclimatation de France.
Le Français, revue mensuelle de grammaire et de littérature. New-York.
Journal of Education. New Orleans.
New Orleans Medical and Surgical Journal.
Catalogue de F. J. Féchoz. Paris.
Catalogue de Karl W. Hiersemann. Leipzig.
Bulletin officiel de l'Exposition de 1889.

